

Et elles s'écartèrent pour lui permettre de rentrer.

Mais le 20 avril s'écoula en vain comme tous les autres jours. Avec cette différence que, au coucher du soleil, le temps se gâta, et qu'il se mit à souffler un vent froid.

La petite abeille paresseuse volait en toute hâte à sa ruche, pensant à la bonne chaleur qu'elle allait trouver dedans. Mais quand elle voulut entrer, les gardiennes l'en empêchèrent.

— On n'entre pas ! lui dirent-elles froidement.

— Je veux entrer ! s'écria la petite abeille. C'est ma ruche.

— C'est la ruche des pauvres abeilles travailleuses, lui répondirent les autres. Il n'y a pas d'entrée pour les paresseuses.

— Demain, sans faute, je vais travailler ! insista la petite.

— Il n'y a pas de demain pour celles qui ne travaillent pas ! répliquèrent les abeilles, qui savaient beaucoup de philosophie.

Et ce disant, elles la poussèrent dehors.

La petite abeille, ne sachant plus que faire, voleta encore un moment ; mais la nuit tombait déjà, et l'on n'y voyait plus qu'à peine. Elle voulut s'accrocher à une feuille, et elle tomba sur le sol. Son corps était tout gonflé à cause de l'air froid, et elle ne pouvait plus voler.

Alors, se traînant sur le sol, grimpant et redescendant les bouts de bois et les cailloux, qui lui semblaient des montagnes, elle parvient à la porte de la ruche, au moment où commençaient à tomber de froides gouttes de pluie.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, désespérée. Il va pleuvoir, et je m'en vais mourir de froid !

Et elle essaya d'entrer dans la ruche.

Mais on lui barra de nouveau le passage.

— Pardon ! gémissait-elle. Laissez-moi entrer.

— Il est trop tard ! lui répondit-on.

— De grâce, mes sœurs ! J'ai sommeil !

— Il est plus tard encore.

— Camarades, par pitié ! j'ai froid.

— Impossible.

— Pour la dernière fois ! Je vais mourir !

Alors elles lui dirent :

— Non, tu ne mourras pas. Tu apprendras en une seule nuit ce que c'est que le repos gagné par le travail. Va-t'en !

Et elles la chassèrent.

Alors, tremblant de froid, les ailes mouillées et trébuchant, l'abeille se traîna, jusqu'à ce que, tout à coup, elle roula par une fissure — ou pour mieux dire elle tomba en roulant, au fond d'une caverne.

Elle crut qu'elle n'en finirait jamais de descendre. Enfin, elle toucha le fond, et se trouva brusquement devant un serpent, une couleuvre verte au dos couleur de brique, qui, roulée, et toute prête à s'élancer sur elle, la regardait.

De fait, cette caverne était le creux d'un arbre qu'on avait transplanté là depuis longtemps, et que la couleuvre avait choisi comme repaire.

Les couleuvres mangent les abeilles, qu'elles aiment beaucoup. C'est pour cela que la petite, en se trouvant devant son ennemie, murmura en fermant les yeux :

— Adieu, ma vie ! C'est la dernière heure que je vois la lumière.

Mais, à sa grande surprise, la couleuvre, non seulement ne la dévora point, mais elle lui dit :

— Comment va petite abeille ? Tu n'as pas dû beaucoup travailler pour être ici à cette heure-là.

— Bien sûr ! murmura l'autre, je ne travaille pas, et j'ai tort.

— Puisque c'est comme ça, continua la couleuvre en se moquant, je vais ôter de ce monde une mauvaise bête comme toi. Je vais te manger, abeille.

L'abeille, tremblante, alors s'écria :

— Ce n'est pas juste, ça, ce n'est pas juste ! Ce n'est pas juste que vous me mangiez parce que vous êtes plus forte que moi. Les hommes, eux, savent ce que c'est que la justice.

— Ah ! ah ! dit la couleuvre, en s'enroulant vite. Tu connais bien les hommes ? Tu crois que les hommes qui vous volent le miel sont plus justes, grande sotte ?...

— Non, ce n'est pour ça qu'ils nous prennent le miel, répondit l'abeille.

— Et pourquoi, alors ?

— Parce qu'ils sont plus intelligents.

Ainsi parla la petite abeille. Mais la couleuvre se mit à rire, en s'écriant :

— C'est bon. Juste ou pas juste, je vais te manger. Prépare-toi.

Et elle se recula pour s'élancer sur l'abeille. Mais celle-ci riposta :

— Vous faites ça, parce que vous êtes moins intelligente que moi.

— Moi, moins intelligente que toi, morveuse ? se moqua la couleuvre.

— Mais oui ! affirma l'abeille.

— Eh bien ! nous allons voir. Nous allons faire deux épreuves. Celle qui fera la plus extraordinaire aura gagné. Si c'est moi qui gagne, je te mange.

— Et si c'est moi ?

— Si c'est toi, tu auras le droit de passer la nuit ici, jusqu'à ce qu'il fasse jour. Ça te va-t-il ?

— Entendu !

La couleuvre se mit à rire de nouveau, parce qu'il lui était venu à l'idée une chose que jamais ne pourrait faire une abeille. Et voici ce qu'elle fit.

Elle sortit un instant, si vite que l'abeille n'eût le temps de rien. Et elle revint, portant une gousse de graines d'eucalyptus, d'un euca-